

POSTFACE

L'exercice auquel on m'a amicalement demandé de me livrer est bien difficile. Il l'aurait peut-être été moins si j'avais pu assister en personne au congrès d'Arles – mais il se trouve que je n'ai *pas pu* empêcher son exacte coïncidence de date avec une autre obligation, plus directe, que j'avais à Paris.

Au reste, présent à Arles, aurais-je pu entendre sans quelque gêne les propos liminaires de Régis Bertrand évoquant « mon œuvre » en caractères flatteurs ?

Cependant, que l'on soit présent ou non, que l'on s'exprime par écrit ou de vive voix, l'exercice en lui-même est intrinsèquement discutable. D'une part, il peut être tenu pour narcissique, ou vaniteux : le fait de se mettre ou de se laisser mettre au rang de ces vedettes (il y a du vedettariat aussi dans la science) que l'on vient inviter à commenter leurs œuvres, même sans télévision interposée, n'est-ce pas un peu outreucidant ? D'autre part, le résultat en sera-t-il bon ? se commente-t-on bien soi-même ? se connaît-on vraiment mieux que les autres ne vous connaissent ?

Pour éviter ces reproches, je serai aussi simple et aussi bref que possible.

Ma génération est celle qui a, la première, pris au sérieux l'ambition d'histoire *totale*. Il n'y a pas de sujets nobles et de sujets vulgaires, l'histoire s'occupe de tout, des princes et des prolétaires, des guerres et des vies tranquilles, de la Révolution et du jeu de boules. L'histoire s'occupe de tout, parce que tout est historique, et même historique en un double sens : historique parce que

passé (tout ce qui n'est pas du présent est historique par définition), et historique parce qu'évolutif (tout change avec le temps, il n'y a pas de constantes fixées par une Nature humaine objective, il n'y a que des étapes insérées dans l'évolution des *Cultures successives*). Je suis de ceux pour qui les premiers écrits de Philippe Ariès ont été une révélation, une vingtaine d'années au moins avant que je fasse la connaissance personnelle de leur auteur. Soit l'enfance. Quoi de plus naturel pour l'homme que de se reproduire, de faire des enfants, comme on dit, et, ensuite, de les élever ? Mais quoi de plus variable que les méthodes de cette éducation, et même que les sentiments qui l'accompagnent ? Or, si l'amour des parents pour l'enfant, amour « naturel » dans les discours des moralistes, se révèle « culturel » dans les écrits des historiens (on n'aimait pas les enfants sous Louis XIV comme on les aime aujourd'hui), alors c'est tout le vécu qui devient objet d'histoire : pas seulement les conditions matérielles (la maison, l'alimentation – cela on le savait depuis toujours) mais aussi les conditions mentales du vécu. Petite révolution, vraiment. Bien entendu, qui peut le plus peut le moins ! Si un Philippe Ariès a pu avoir l'audace de soumettre à l'analyse historique des choses aussi graves que les attitudes devant la Vie ou devant la Mort, devant l'Amour ou devant la Maternité, à plus forte raison Maurice Agulhon pouvait-il assumer celle de mettre dans l'histoire l'art de vivre avec ses voisins ! La sociabilité, pour l'appeler par son nom. C'est à Pierre Guiral que je dus, peu après l'achèvement de mes thèses, d'être présenté un jour à Philippe Ariès en personne, et c'est Philippe Ariès qui me fit connaître un chercheur toulousain de ses amis, Yves Castan, qui traitait de réalités bien voisines (« Le critère d'honnêteté dans les relations sociales en Languedoc sous l'Ancien Régime » – la sociabilité en somme, au vocable près !) et cela en toute indépendance et même en toute ignorance réciproque. C'était l'air du temps.

Je me suis assez souvent expliqué, dans des textes critiques et autocritiques que Régis Bertrand a cités plus haut, sur le caractère de cette invention de la sociabilité, intuition heureuse et féconde – mais conceptualisation confuse. Je renvoie à ces anciens écrits, articles ou préfaces.

La sociabilité, comme l'indiquent l'étymologie et le sens commun, concerne les relations, toujours plus ou moins codifiées, de la personne avec ses semblables, depuis les règles de la politesse quotidienne et élémentaire, les pratiques et les rites de l'atelier, les attitudes communes dans la rue, la fête, le stade, etc. etc... jusqu'aux liens plus stricts et plus formalisés de la vie en association volontaire. D'un côté, donc, des choses qui relèvent des mœurs et coutumes, de la vie quotidienne, voire des mentalités collectives, de l'autre (celui de l'Association) des réalités que l'on classait plus volontiers sous la rubrique du social, du religieux, du culturel, voire du politique.

Rapprocher tout cela, ou le considérer ensemble, pouvait sembler déconcertant, en termes d'histoire classique. C'était accepter en effet un certain degré d'abstraction. Autour du concept de relations interpersonnelles, c'était se mettre à l'écoute, même timidement, et de loin, de la Sociologie. En d'autres termes encore, c'était admettre que « l'histoire-sociale » consiste à produire des analyses ou des matériaux de « sociologie historique » ou – pour parler plus net – « rétrospective ». L'ai-je fait bien ou mal ? je ne sais pas. Mais je dois convenir qu'ici encore j'étais dans l'air du temps. L'histoire nouvelle, l'histoire « Ecole des Annales » si l'on veut, n'invite-t-elle pas à un rapprochement conscient entre l'histoire et les (autres) sciences humaines ?

Je me rends bien compte que j'ai moins apporté à l'histoire de la sociabilité informelle (celle du vécu quotidien) qu'à l'histoire de la sociabilité formalisée en Vie associative.

Bien entendu, on n'avait pas attendu la « sociabilité » pour raconter l'histoire des associations. Depuis qu'on fait de l'histoire religieuse, on parle d'ordres, de confréries ou de congrégations, depuis qu'on relate l'histoire du mouvement ouvrier on évoque les compagnonnages, les syndicats, les clubs des mutuelles, etc... Mais c'était réduire les associations en question à leur finalité principale (pour la confrérie, servir la piété, pour le syndicat, servir la lutte revendicative...). Le point de vue de l'historien inspiré par la sociabilité ajoute forcément à ces finalités principales la curiosité pour les finalités secondaires ou implicites (implicites : la simple joie d'être ensemble, qui facilite l'assiduité aux réunions – secondaire : une fête de temps en temps, un « pot » pour un départ en retraite, etc...)

L'historien de la sociabilité d'autre part aura le mérite de traiter aussi bien des associations à finalité ludique et anodine (cercle, club sportif) que des associations à visée réputée noble (prosélytisme, charité, lutte des classes, progrès démocratique).

L'historien de la sociabilité enfin sera, du même coup, en vertu de la même propension à conceptualiser, attentif à la confusion des finalités et à l'évolution des finalités. J'ai ainsi, pour ma part, beaucoup mis l'accent sur le fait que la liberté d'association politique, essentielle à la démocratie moderne, a été fort lente à venir, et que cela a contraint souvent les militants, empêchés de « faire de la politique » dans des clubs ou dans des partis, à infiltrer le rôle de concertation politique auquel ils tenaient dans des associations non politiques dont le but officiel était anodin et l'existence par conséquent licite.

A l'origine lointaine des partis politiques, il y a souvent des associations ludiques ou coutumières détournées, poussées elles-mêmes sur un terrain plus ou moins fertile de sociabilité informelle.

Je suis conscient d'avoir insisté avec prédilection sur ce dernier thème

parce que, par un autre penchant de mon esprit, la politique démocratique moderne m'intéressait. Et ceci m'amène à une dernière remarque, à caractère, cette fois, franchement autocritique.

La « sociabilité » qui avait eu un certain succès – je peux le reconnaître sans vanité puisque chacun le dit (c'est même imprimé dans le Petit Larousse depuis l'édition de 1989 !) –, la « sociabilité » je l'ai délaissée. *Le Cercle dans la France bourgeoise 1810-1848* (1977), celui peut-être de mes écrits que je préfère, s'achève par l'annonce de compléments, l'un sur la sociabilité populaire à la même époque, l'autre sur l'évolution de la sociabilité générale après 1848. Je n'ai fait ni l'un ni l'autre, comme chacun sait. La Révolution de 1848 et la Seconde République m'ont repris, puis la République en général, et, sur ses marges, le phénomène de la République imagée et symbolisée (les *Marianne*), sans oublier, en outre, la captation par les commandes de librairie. Peut-être aurais-je dû rester au centre du chantier Sociabilité et encourager notre communauté de spécialistes à combler les lacunes des études concrètes et à affiner les réflexions théoriques. Je ne suis pas sûr qu'une carrière « vagabonde » comme fut la mienne soit scientifiquement exemplaire.

Mais je n'en dirai pas davantage, ce n'est pas encore tout à fait l'heure du testament...

Maurice AGULHON